

Il a trouvé ses compagnons et n'en démordra pas

Peter Handke, *L'Histoire du crayon*, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Gallimard, 1987, 255 pages.

Diane-Monique Daviau

Volume 30, numéro 2 (176), avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1988). Compte rendu de [Il a trouvé ses compagnons et n'en démordra pas / Peter Handke, *L'Histoire du crayon*, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Gallimard, 1987, 255 pages.] *Liberté*, 30(2), 104–107.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

IL A TROUVÉ SES COMPAGNONS ET N'EN DÉMORDRA PAS

Peter Handke, L'Histoire du crayon, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Gallimard, 1987, 255 pages.

Lorsque j'ouvre un nouveau livre de Peter Handke, je pense inévitablement à Thomas Bernhard. Le malaise que je ressens au moment d'aborder Handke est le même que celui qui s'installe en moi lorsque je m'apprête à lire Bernhard. Vers quels abîmes vais-je, à mon corps défendant, être cette fois-ci entraînée? Il m'arrive même parfois de remettre ma lecture au lendemain, puis au surlendemain. Mais la curiosité l'emporte chaque fois sur l'appréhension et je finis toujours par plonger tête baissée dans le gouffre sans fond qui s'ouvre devant moi.

Handke et Bernhard, pourtant si différents, se rejoignent dans mon esprit par les extrêmes qu'ils représentent, l'authenticité de leurs délires respectifs, l'inconfort du chemin sur lequel ils m'obligent à les accompagner, l'intérêt soutenu que leurs premiers livres ont suscité chez moi, l'agacement sans borne que ces écrivains provoquent maintenant en moi et la fascination que leur écriture exerce malgré tout sur moi.

Autant il me faut accepter de m'abandonner *totalemment* au chaos de Bernhard pour le supporter et

ne pas m'arrêter sans cesse en chemin pendant qu'il me démontre, avec la même virulence et la même insistance de livre en livre, que ce monde est le pire de tous les mondes possibles, autant je dois me faire violence pour suivre *aveuglement* et donc jusqu'au bout Handke dans ses contemplations et ses réflexions qui, de fois en fois, aboutissent de plus en plus clairement à la certitude que ce monde diabolique a besoin de Dieu.

Je ne ressens pas beaucoup d'affinités ni avec les excès de l'un ni avec ceux de l'autre. Mais ce que j'apprécie tout de même chez l'un comme chez l'autre, c'est l'authenticité et la conviction inscrites dans l'œuvre et auxquelles leurs livres me confrontent.

L'Histoire du crayon, dont le texte allemand fut publié en 1982, est un journal auquel ressemble cet autre journal que Handke a fait paraître en 1983 et qui ne semble pas encore avoir été traduit en français, *Fantaisies de la répétition*. Ces deux livres sont de la même veine et n'ont pas grand-chose en commun avec *Le Poids du monde* qui couvrait les années 1975-1977. Pourtant, *L'Histoire du crayon* fut rédigé en 1976 et 1980. Mais ce journal et les *Fantaisies de la répétition*, qui accompagnent la rédaction de *Lent retour* et la transition vers *Le Chinois de la douleur*, sont constitués de réflexions, de maximes et d'observations dont la formulation s'avère beaucoup plus artistique, plus consciente d'elle-même que celle des notes contenues dans *Le Poids du monde*. On n'a pas ici cette impression de livre bâclé et de papotage que l'on pouvait ressentir par moments à la lecture du *Poids du monde* qui restait prisonnier de la sphère privée de Handke et dans lequel chaque note se refermait hermétiquement sur elle-même, rendant difficile, voire impossible tout lien avec toute autre réflexion, impression, opinion. Dans *Le Poids du monde*, Handke s'occupait à accueillir, recueillir,

absorber et accumuler; sensations et perceptions y tenaient une place prédominante. Ici, l'auteur est préoccupé surtout par l'expression et le façonnement des choses; l'accent est mis sur l'acte d'écrire. Le modèle auquel Handke se réfère désormais le plus souvent est Goethe, ses *Maximes et réflexions*, son *Traité des couleurs*. Mais il cite aussi Homère, Spinoza, Virgile, Stifter, Nietzsche, Wolfram von Eschenbach, Ludwig Hohl, Heidegger et Thucydide. C'est à eux qu'il revient sans cesse, à Goethe et aux autres «classiques». Il désire «en rester à Goethe, s'y tenir». «J'ai trouvé mes compagnons», écrit-il au sujet des classiques, «et je n'en démordrai pas».

Handke écrit sérieusement sur des sujets sérieux. Les concepts qu'il découvre et dont il parle avec enthousiasme peuvent paraître plus que poussiéreux: mystère de la création, Humanité, Peuple, Amour, reconnaissance, Vérité. À une époque où tout peut nous parler d'apocalypse, Handke, lui, se tourne vers la bonté de l'Homme, parle de la joie d'exister et de l'art comme d'un cri d'allégresse à lancer en direction du ciel. La conviction seule ne suffit pas. Il faut certainement aussi une bonne dose de courage pour oser formuler sur un ton sérieux et catégorique certaines remarques qui pourraient facilement avoir l'air tout à fait naïves, sinon ridicules.

Je fais partie des lecteurs qui ont du mal à suivre Handke dans ses débordements, son exaltation. Mais je ne fais pas partie de ceux que les propos de Handke font rire. Il n'y a pas là matière à se moquer. Lorsqu'au bout de l'exaspération malgré moi je souris, c'est plutôt d'incrédulité; dans ce sourire, loin de la moquerie, c'est un brin d'admiration qui s'exprime: affirmer ne rien avoir envie de lire qui soit «critique», tourner en dérision ces sans-illusions que sont les esprits critiques, ces rabat-joie que sont les sceptiques, railler les railleurs, non mais, vraiment, faut le faire!

L'ère de la critique est donc révolue, une nouvelle époque commence, un temps de foi, d'espérance et d'amour, et ce temps a un porte-parole, un prophète: Handke. Malgré la beauté et le sérieux de plusieurs observations, réflexions et maximes de ce livre, certains buteront sûrement sur l'esprit de cette nouvelle ère, la mise au rancart de ceux qui doutent, les prières adressées aux dieux nécessaires, le cri d'allégresse que l'art se doit d'être. Dans le débordement de Handke, il pourrait bien y avoir aussi de la provocation. Cette sorte de distance qu'installe Handke entre lui et le lecteur, elle pourrait bien être voulue et, pourquoi pas, tout à fait nécessaire.